

S.O.F DAWSON & K. BELLAZAAR avec la participation de Warda MOHAMED



# REALITY-TAULE

"AU-DELA DES BARREAUX"



Reality-taule, « au-delà des barreaux »

Photo : Karim

Infographie : Herman MARIE-JOSEPH

Sidi Omar Forbes DAWSON  
Karim BELLAZAAR

Reality taule, « au-delà des barreaux »

Editions Icetream

copyright DAWSON Sidi Omar Forbes, BELLAZAAR Karim,  
Paris 2009

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2 et 3° alinéa), d'une part, que les " copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective " et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, " toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants causes est illicite " (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que se soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivant du code de la propriété intellectuelle.

« Nous dédions ce livre à ceux qui feront tout pour ne jamais aller  
en prison et ceux qui feront tout pour ne jamais y retourner ».

Hugo et Karim



« La connaissance, les réactions, les indignations, les réflexions sur la situation pénitentiaire, tout cela existe, au niveau des individus, mais n'apparaît pas encore. Il faut maintenant que l'information circule, de bouche à oreille, de groupe en groupe. La méthode peut surprendre, mais c'est encore la meilleure. Il faut que l'information rebondisse ; il faut transformer l'expérience individuelle en savoir collectif. C'est-à-dire en savoir politique. »

Michel Foucault





## Préface

Tout commence et tout se terminera ici, dans une cité sensible de la banlieue parisienne. On est en décembre 2005. Les sirènes des voitures de police hurlent, les pneus crissent, l'air est plein de gaz lacrymogènes et des dizaines de jeunes âgés de 15 à 20 ans affrontent la police et les CRS qui étaient déjà sur place avant même que les violences commencent. Comme d'habitude. J'me dis parfois que les keufs<sup>1</sup> devraient prendre des apparts directement dans le quartier, à la longue, ça coûterait moins cher à l'Etat que de les déployer ici à chaque fois. Dans le tableau que je décris, vous avez à l'arrière plan les journalistes et leurs photographes, toujours présents pour nous tirer le portrait dès que ça brûle dans nos quartiers. Quelle que soit la réalité de ce qui s'y déroule, vous pouvez être sûrs que la moitié de ce qu'ils diront ou montreront le sera pour faire vendre, quitte à oublier des informations importantes ou inventer un peu. Pendant ce temps, dans les rues, on court dans tous les sens. Ça commence toujours par une confrontation à distance, puis les CRS chargent. Observez encore quelques minutes et vous verrez les policiers se replier et les jeunes les charger à leur tour. Les plus jeunes, qui ont 10 ou 12 ans, apportent des munitions : des pierres et des bouteilles. Et les aînés utilisent les poubelles à roulettes comme bouclier puis tombent à court de projectiles. Le manège se répète pendant plusieurs heures. Dans les rues aux abords de l'action, les

---

<sup>1</sup> agents de police

gens regardent ce qu'il se passe depuis leurs fenêtres. Les enfants sont excités alors que les plus âgés sont dégoûtés. Et cette même scène se déroule dans d'autres quartiers. Mais ce qu'il faut savoir, c'est qu'ici, la situation est un peu particulière en comparaison avec d'autres cités plus proches de Paris. Y'a pas de grand banditisme. Personne ne s'enrichit vraiment grâce aux braquages ou à la drogue. Non, la spécialité c'est la violence contre tout ce qui peut représenter l'Etat et les forces de l'ordre en premier lieu. Le genre d'action qui rapporte pas un rond, mais plutôt de la notoriété. Enfin, notoriété, c'est peut être trop positif. On pourrait plutôt parler de réputation.

En général, à partir de 13/14 ans, c'est unanime, personne n'apprécie les keufs. C'est marrant, parce que quand on était tout petits, on voulait tous être policiers et cascadeurs. Les deux en même temps car quand on est enfant, on a toujours du mal à se décider. A croire que depuis, il a sûrement dû se passer quelque chose pour que tout dérape. Toujours est-il que certains du quartier profitent de la scène pour prendre quelques photos ou des courtes séquences vidéo avec leurs téléphones portables. Paraît que ça se revend bien. Surtout aux chaînes étrangères qui n'ont pas réussi à arriver à l'heure pour avoir de bonnes images du spectacle. Je dis spectacle car en fait, lorsqu'on habite dans ce genre de cité, avec le temps, on s'est habitué à ce genre de scène. C'est presque de l'animation de quartier.

D'ailleurs, une partie des jeunes se sont mis en tête de tirer sur les policiers avec des feux d'artifice. C'est les mêmes images que celles

qu'on voit à la télé, dans les émissions de reportages chocs, sauf qu'il y a pas besoin de poste de télé dans notre cas, il suffit d'ouvrir les volets. Moi-même, j'ai été contacté par un journaliste, Rachid, qui bosse pour la télé. Il voulait faire un reportage sur les prisons et souhaitait que je lui file un coup de main. Honnêtement, je ne pouvais pas trop l'aider là-dessus puisque la prison c'était pas mon truc : j'y étais jamais allé. Mais ça allait bientôt changer.



## Chapitre 1 : Repérages

Le camion des détenus s'arrête. Je descends. Je suis béton<sup>2</sup>. C'est la première fois. Et comme dit l'expression : « faut jamais dire jamais ». En même temps, quand on habite un quartier qui se trouve juste à côté de la plus grande prison d'Europe, y'a pas besoin d'être le plus doué des pronostiqueurs pour savoir qu'on a de grandes chances d'aller un jour au « Club Med ». Et là, celui qui a parié sur moi n'a pas perdu. Vous vous demandez ce qui m'a amené ici ? C'est une accumulation de sursis suite à des affaires de vol et agressions. Je savais pas ce que c'était le sursis et je calculais pas, personne t'explique ce que ça veut dire quand ils donnent leur jugement. A force d'être relâché, j'avais l'impression qu'ils pouvaient rien faire contre moi. Mais un jour, j'ai été contrôlé en train de conduire sans permis et c'est là que j'ai compris ce que cette peine signifiait. Je suis passé en comparution immédiate et j'ai pris un an et demi direct. Au moment du verdict, j'ai rien ressenti, on aurait dit que c'était pas vrai, un an et demi, je comprenais pas. Je me disais y'a un arrangement, je peux pas rester enfermé dix-huit mois à cause de sursis accumulés. Je me rendais pas compte. Je me disais que je vends pas de shit, je braque pas, j'peux rien prendre à cause de ce que je fais ou, au max, des petites peines. Ca m'a jamais amusé d'aller voler mais j'avais besoin d'argent, tu deviens fou sans argent, c'est comme un manque quand t'es drogué. C'est pas du grand

---

<sup>2</sup> incarcéré

banditisme et en fin de compte tu prends pareil que les braqueurs...

Après l'audience, à laquelle mes parents ont assisté et ont rien compris non plus, j'ai eu droit à un aller simple pour la prison de Fleury-Mérogis.

Tout ça parce que je me suis laissé engrainer. Il te faut la meilleure paire de pompes, puis le meilleur scooter, avec le dernier téléphone portable dont tu vois la pub partout à la télé, avec une voiture qui en jette pour attraper une miss mignonne comme dans les magazines et que tu auras dragué en boîte sur un son de Tektonique...

Tektonique ? Tek-to-nique sa mère je vais être coincé pendant quelques années en prison en train de danser au son des corbeaux au violon !

28 août

Première journée dans la plus grande prison de France et d'Europe. La maison d'arrêt de Fleury-Mérogis. Avec ses cinq bâtiments : D1, D2, D3, D4 et D5. Cette prison est une référence pour les autres établissements dont l'architecture est identique. Pour la forme de la prison, ils ont choisi l'hexagone. Ca vous rappelle pas un pays ? Quand t'as passé un séjour dans ce lieu, t'en as la nationalité à vie, sans avoir besoin d'en faire la demande. On est « taulard 4 life » comme c'est tagué sur les murs. Sauf qu'ici, y'a pas de mixité sociale. C'est la France d'en dessous « la France d'en bas » comme ils disent, qui vit entre ces murs. En revanche, ils ont bien réussi la mixité criminelle grâce à laquelle l'ascension sociale dans

l'illécite est à la portée de tous, quelque soit ton origine. Des barreaux, y'en a partout et pour cette évolution-là, il existe pas de plafond de verre. En ce moment, il paraît qu'ils sont en train de rénover un des bâtiments. C'est peut-être dans le cadre de la rénovation urbaine. J'espère alors qu'il y aura plus de mixité sociale. J'aimerais bien voir plus de gens en col blanc ici. Ils ont construit cette prison et ce serait bien de les voir la tester. Sauf que tu arraches un sac à une mamie, tu vas en taule. Mais si tu tapes les économies de milliers de personnes âgées en tant que banquier, tu peux être sûr qu'au pire, tu prendras du sursis. Faire du volume et de l'industriel au lieu de l'artisanat. Voilà à quoi ça sert l'école apparemment. C'est avec cette vision de la prison que j'y suis entré, et au risque de gâcher le suspens pour certains d'entre vous en train de lire, je sortirai d'ici avec à peu près la même vision des choses sur la question.

Bon, il faut que je vous dise mes premières impressions en entrant dans cette prison qui deviendra le lieu de notre tournage. Tout est gris, glauque et sale. Il fait nuit, la grande porte de la prison s'ouvre et le camion entre dans une autre dimension. Le silence est transpercé par des cris poussés par des hommes désespérés. Ils me font penser à la mort. Tout comme les hurlements de démence qui viennent des cellules où certains ont sûrement pété les plombs à cause du manque de drogue, de nicotine ou simplement de liberté. Le croassement des corbeaux en bruit de fond rend le tout encore plus



sombre. Un vrai film d'Hitchcock. Sauf que dans notre cas, c'est pas de la fiction. C'est comme si le camion qui m'avait emmené ici était la voiture du Doc dans le film « Retour vers le futur » ici, on dirait que le temps s'est arrêté il y a quinze ans.

Franchement, quand je suis rentré, ça m'a fait un peu flipper. T'as beau voir ça à la télé, rien ne te prépare à la taule. T'as l'estomac noué, t'as froid et surtout, tu ne sais pas ce qui t'attend exactement. Et c'est ce qui te fait le plus peur.

Dès l'arrivée en prison, on passe au dispatching. On prend nos empreintes et on doit laisser tout ce qu'on possède contre des couvertures et un « pack arrivants » constitué d'une brosse à dents, de dentifrice, de shampoing et autres produits de base pour l'hygiène. Sinon tout t'est retiré : clés de la maison, téléphone, argent (qu'on vous place sur une sorte de compte de la banque interne de la prison) et on échange votre pièce d'identité contre un numéro d'écrou... Un numéro ! Symboliquement, on dirait que ça fait plus de toi un être humain. Pour expliquer comment se passe le dispatching, quand tu y arrives, tu vois qu'il y a trois croix sur le sol. On te dit de te mettre à poil. Tu mets un pied sur chacune des deux marques qui sont sur la même ligne et tes deux mains sur celle qui se trouve devant. Puis, quand t'es à quatre pattes, on te demande de tousser pour voir si t'as rien coffré<sup>3</sup> dans tes fesses, car quand tu expires l'air ton cul se dilate et s'ouvre ce qui permet au gardien de regarder pour s'assurer qu'il

---

<sup>3</sup> caché

n'y a rien à l'intérieur de toi. A ce moment-là, t'espères que le maton qui te fait faire ça n'est pas abonné au magazine Têtu et qu'il est à l'aise avec son orientation. Nécessaire par mesure de sécurité, méritée ou pas, l'humiliation d'être dans cette position se ressent à chaque fois qu'on te fait te pencher en avant. Une fois rhabillé et dégoûté de ce qui vient d'arriver, tu passes une nuit au D4 souvent à 3 par cellule. Moi, je me suis retrouvé dans la cellule de Jojo le Gitan, à l'étage des arrivants au rez-de-chaussée. C'est un mec d'un mètre cinquante avec des grosses mains de bûcheron et pour qui l'hygiène n'est pas vraiment une priorité. Chacun a ses habitudes mais en prison, à cause du manque d'espace, les problèmes des autres deviennent rapidement les vôtres.

Sur mon lit, j'ai trouvé un livre d'une trentaine de pages qui est supposé être : « Le guide du prisonnier ». J'en ai feuilleté quelques pages, mais, vu qu'à l'extérieur, la lecture, c'était pas mon truc, c'était pas ici que j'allais commencer à devenir un passionné des mots. Je découvrirai la prison par moi-même et ça m'occupera. A l'étage des arrivants –et ça je l'ai appris à mes dépens– les choses sont toujours plus compliquées que quand on est montés au premier. C'est-à-dire dans notre cellule définitive. Par exemple, on n'a pas d'autre choix que de manger la nourriture servie : la gamelle, car, pour pouvoir acheter des aliments, il faut pouvoir « cantiner ». Comme l'explique le guide du prisonnier de l'Observatoire International des Prisons (OIP), la cantine, c'est « la boutique de

l'établissement pénitentiaire où le détenu peut acheter divers objets ou denrées en fonction de ses moyens financiers. Cette possibilité de cantiner s'exerce sous le contrôle du chef d'établissement et dans les conditions prévues par le règlement intérieur qui fixe les jours, les heures, les modalités des commandes et des livraisons. Les prix sont fixés périodiquement par le chef d'établissement sauf en ce qui concerne quelques produits comme le tabac, le pain et les journaux. Ils tiennent compte des frais exposés par l'administration pour la manutention et la préparation. Cette réglementation entraîne d'importantes différences dans les prix pratiqués dans les établissements pénitentiaires » Et à ces prix-là, j'peux vous dire qu'il fait certainement pas ses courses ici le directeur. Car si tout le monde pleure dehors à cause du pouvoir d'achat, ici, les prix sont de 3 à 200% supérieurs à ceux du marché.

Heureusement, j'avais trois cents euros sur moi quand on m'a arrêté. (Merci qui ? Merci mamie Nova. Même si elle a plus son sac à main, vous inquiétez pas, il y a pas eu de violence). Inutile de vous dire que lorsque vous cantinez des aliments, vous ne pouvez plus manger la gamelle qu'on vous sert. Y'en a qui vont se dire qu'en prison on se plaint pour rien et que d'avoir à manger, c'est déjà pas si mal. Pour que vous vous rendiez bien compte à quel point la nourriture d'ici est dégueulasse, tant que je pouvais pas cantiner, j'ai bouffé matin, midi et soir du pain au sucre pour éviter d'avoir à avaler ce qu'on me donnait. De toutes façons, le mot « gamelle »

résume tout... C'est comme si on mangeait de la bouffe pour chien. Concernant mon compagnon de cellule, j'ai même pas eu le temps de m'embrouiller avec. Dès le premier soir, il a perdu connaissance alors j'ai appelé le maton<sup>4</sup>, il était à peu près minuit. Les surveillants sont arrivés deux heures plus tard et l'ont réveillé à coup de gifles. En fait, le mec était diabétique. Moi, j'suis pas diabétique. J'ai une autre maladie, peut-être plus grave, j'suis allergique à la prison. Le lendemain matin, j'ai passé la visite médicale des arrivants avec un médecin qui t'examine vite fait mais s'attarde à te poser plein de questions. Ce qui l'intéresse, c'est de savoir si tu suis un traitement particulier pour éviter que tu leur claques entre les doigts. Ça fait toujours mauvais effet sur les statistiques de décès qu'ils doivent communiquer en fin d'année d'avoir de nombreux morts en prison. T'as donc le droit à des radios des poumons et ensuite tu vois le chef du bâtiment pour avoir un petit brin de discussion. On te renvoie patienter dans ta cellule pour ensuite t'en extraire et te mettre dans une plus grande avec une quinzaine d'autres gugusses. Puis, ils t'appellent en fonction du bâtiment où tu vas séjourner et ils t'y envoient.

Dans le bâtiment qu'on t'a attribué, tu restes une semaine à l'étage des arrivants, portant les mêmes vêtements et sortant une heure par jour en promenade. Tu y revois le chef du bâtiment, l'infirmière, la SPIP (la personne du service pénitentiaire d'insertion

---

<sup>4</sup> surveillant

et de probation). Le mot insertion me fait toujours marrer quand je l'associe à la prison mais bon, je vous expliquerai pourquoi plus tard. Ici, t'as qu'une heure de promenade par jour alors quand tu descends, tu vois souvent, si t'as de la chance, des gens que tu connais et tu leur demande de t'envoyer à manger tellement t'es en galère de bouffe. En général, ils te lancent par les fenêtres des paquets de gâteaux, des briques de jus. Tes papilles fonctionnent plus trop bien depuis un certain temps alors t'es trop content de pouvoir manger ça. Un vulgaire paquet de BN devient un festin. Le problème c'est que tu dois tout cacher sur toi avant de remonter car c'est interdit de se faire passer des trucs en promenade. En général, ton co-détenu te file un coup de main car lui-même est trop content sachant qu'un paquet ça peut vous durer 2, 3 jours tellement ça coupe bien la faim. Donc ça va mais va cacher une brique dans ton pantalon ou tes manches c'est pas si facile.

Très souvent les surveillants te grillent lors de la fouille avant que tu repartes en cellule. Ils ne te mettent pas de rapport mais gardent tout ça. A croire qu'ils gardent tout ça pour eux et se tapent des goûters avec pour leur quatre heures.

A part ça, rien de spécial ne se passe pendant ces premiers jours, on apprend juste à s'adapter. Enfin, presque rien : mon nouveau co-détenu et moi avons voulu rester fidèles à la tradition extérieure de foutre le bordel dès qu'on en a l'occasion donc on a brûlé les draps de notre cellule un soir quand pour une raison inconnue, tout le

monde en prison s'est mis à faire un boucan pas possible. Pour moi, c'était l'euphorie. Enfin quelque chose qui se passait. Ça criait, ça hurlait de partout, ça tapait contre les barreaux et on pouvait voir des gens en train d'incendier leurs draps. C'est après coup qu'on a regretté, quand on n'avait plus de quoi se couvrir pour dormir. Dorénavant, j'ai retenu une leçon qui me servira durant toute mon incarcération : pense, avant de faire un truc qui pourrait te retomber dessus.

5 septembre

La semaine est finie. Les matons sont venus nous chercher dans nos cellules. Un des membres du personnel pénitentiaire, le chef, arrive et nous demande d'où on vient et la raison pour laquelle on est là. Ensuite, on nous envoie dans nos cellules à l'étage. C'est à ce moment-là que j'ai réalisé ce qui se passait, que j'allais vraiment être enfermé pendant des heures, des journées, des mois... Peut être même des années.

Il faut savoir que le « loft » fait 9 m<sup>2</sup>. Le mien se situe au D3, là où se retrouvent tous les mecs du 91 et du 77. On vous répartit par bâtiment en fonction du lieu d'où vous venez pour éviter les bagarres entre personnes qui ne sont pas originaires du même endroit. Le bâtiment D1 regroupe les gars du 93 et du 94, le D2 ce sont les mecs du 92 et du 93 aussi, le D4 ce sont les types de Paris des arrondissements pairs et le D5 ceux des arrondissements impairs. Les

mecs du 95 et du 78 sont incarcérés au D4 ou au D5 car ils sont pas trop nombreux. En général, on met ensemble les groupes spécifiques comme les travailleurs et les travelos... Il y a des exceptions quand vous êtes plusieurs d'un quartier impliqués dans une même affaire et qu'ils ne veulent pas que vous communiquiez. Dans ce cas, ils vous séparent. Ca me fait bien rigoler ça... Empêcher les gens de communiquer. Y'a tellement de téléphones en taule que si j'étais une entreprise qui avait besoin de délocaliser son service hot line, je le ferais ici, pas en Afrique. En plus, ça reviendrait moins cher. Au-delà d'échanger, l'important en prison c'est de retrouver des têtes familières. La « chance » qu'on a chez nous, c'est que seuls quelques kilomètres séparent notre ville de la prison. Du coup, j'ai parfois l'impression qu'il y'a plus de personnes de ma ville ici que dehors. A croire que cette prison c'est un quartier faisant partie de notre cité et on sait plus dans quel sens se fait le mouvement : de l'intérieur vers l'extérieur ou l'inverse. Bref, ça permet au moins d'être tranquille car on est en force.

De ce que m'avait dit un ancien détenu, avant, il existait une sorte de code et de hiérarchie. Ca arrangeait même l'administration pénitentiaire qui comprend et peut avoir une influence sur ce qui s'apparente à une structure ou une forme d'ordre dans ce désordre. Mais nous, les jeunes de banlieues, on est comme un pils dans un jeu de quilles et certains se plaignent du fait qu'on ne respecte plus rien.

---

<sup>5</sup> pitbull

C'est vrai dans une certaine mesure mais, comme on dit, c'est la société qui veut ça et cet état d'esprit issu de la rue s'abandonne pas à l'entrée de la prison. D'ailleurs, la street<sup>6</sup>, je l'ai retrouvée avec Hugo qui est arrivé un peu après moi. Puis j'ai retrouvé d'autres potes. C'était la grande joie, comme quand les participants des jeux de télé-réalité reçoivent des amis. J'étais plus seul. On dirait une maison de quartier, avec tous les gens de mon quartier qui y sont présents, on s'entraide, on garde le moral. La routine s'installe. On s'adapte, même si on est tous dans la même merde. Tombé pour braquage, Hugo a déjà fait plusieurs séjours en prison et connaît Fleury, contrairement à moi. On voulait être dans la même cellule. Pour que ce soit possible, on a fait deux lettres conjointes au chef du bâtiment, qui est le patron et décide d'à peu près tout dans son secteur et à qui on a demandé à être ensemble. Ca prend du temps et c'est pas toujours accordé. Mais finalement, on a été autorisés à partager notre cellule. Heureusement, car le co-détenu d'Hugo était un Jamaïcain qui ne parlait pas un mot de français et qui fumait toute la journée. C'est important de se retrouver avec quelqu'un avec qui on peut cohabiter car il suffit que vous tombiez sur un toxico en crise, un dingue ou quelqu'un qui a pas d'hygiène (dédicace à Jojo), pour que la situation devienne impossible à tenir et que ça se termine en baston. Hugo il a déjà un lourd passé malgré ses 26 piges. On se connaît depuis tout petits et il est tombé plusieurs fois. Ca a commencé alors qu'il avait 17 ans. Il était en BEP et il raconte que la

---

<sup>6</sup> rue



première fois qu'il a goûté à la prison, il avait rien fait. On a voulu faire de lui un exemple et c'est là qu'il a découvert le vrai visage de la justice : les coups montés, la malhonnêteté, la mauvaise foi. Alors, il s'est dit après sa première peine d'un mois de prison, « autant être puni pour quelque chose ». Ca a été un déclic. Cette première fois l'a traumatisé, il m'a dit que ses premiers pas à Fleury l'avaient terrorisé. Y'a de quoi l'être. Imaginez un jeune de 17 ans, lycéen, pas vraiment délinquant, enfermé pour quelque chose qu'il a pas fait. Ca fait flipper. Et surtout ça fait comprendre que ça peut arriver à n'importe qui. Y compris vous qui lisez... Hugo a ensuite enchaîné les délits, vols, braquages et les peines de prison qui vont avec. Il dit souvent que la justice s'est acharnée. Et il a plein d'histoires qui le prouvent. Par exemple, ce jour, avant renouvellement de peine, où le juge a décidé de la sentence avant l'intervention de l'avocat et le réquisitoire. Il lui a dit directement en le regardant dans les yeux et un sourire : « Toi, cette fois-ci, quoiqu'il arrive, tu vas plonger ». De toutes façons, Hugo pense qu'il aurait pas pu avoir une autre vie, qu'à un moment ou un autre il aurait eu droit à un aller simple pour la prison à cause de son environnement, la cité où il a grandi, le fait que les politiques s'en tapent de la banlieue sauf quand c'est pour faire de la rénovation à la va-vite et faire tourner leur industrie du bâtiment, etc... Il est tellement blasé que parfois on dirait qu'il est pessimiste ou fataliste. Parfois, avant même de sortir, il prévient ses co-détenus qu'il reviendra. Et comme il a pas que de la gueule, il a déjà tenu parole. A plusieurs reprises.

Hugo s'en tape de la justice parce qu'elle existe pas. Comme il me l'a expliqué, tu peux qu'avoir peur de quelque chose qui existe alors... Il est sûr qu'on peut rien attendre d'eux depuis qu'il a vu les représentants de cette justice et de l'Etat mentir et bluffer. Ils ont pas trop de compassion ni de cœur, et le fait qu'Hugo se soit déjà fait tirer dessus par un agent de police alors qu'il n'y avait pas lieu de se servir de son arme ne l'a pas aidé à voir les choses autrement. A force de tomber, tu n'as même plus mal. A force de tomber en prison, tu ne ressens même plus la flippe que tu ressentais quand tu es entré la 1<sup>ère</sup> fois en cellule et t'es peu à peu immunisé de certaines émotions comme la peur et l'appréhension.

La notre est au troisième étage. Les étages se divisent de la façon suivante : Les arrivants au rez-de-chaussée, les détenus un peu plus jeunes sont en général au premier, les travailleurs au deuxième, les fouteurs de bordel un peu plus anciens que ceux du premier se trouvent au troisième, et le quatrième étage regroupe les cellules du fameux mitard.

Hugo m'a appris qu'avant tout, il faut commencer par cantiner pour que la nourriture arrive au plus vite. On doit toujours penser avec une semaine d'avance. On demande aussi la télé, qui coûte huit euros trente huit par semaine. Et c'est grâce à ça que tout a commencé...